...DES ...de la Sûreté A PARIS.

Un «fait-divers — déclaré faux, hâtons-nous de le dire— racontait l'autre jour qu'un agent de la Sûreté, revêtu d'un costume d'ecclésiastique, un bréviaire à la main, avait coopéré, avec plusieurs de ses collègues, à l'arrestation d'une bande de voleurs à la tire. La scène se serait passé au bureau des omnibus de la rue Saint-Lazare, en présence d'une foule nombreuse de voyageurs qui attendaient l'appel de leurs numéros.

Cette information, décrite avec un grand luxe de détails, avait toutes les apparences de l'authenticité. Elle est, paraît-il, l'oeuvre d'un reporter trop imaginatif. C'est tant mieux, car il eut été déplorable qu'un agent de la Sûreté usât de la soutane pour faire son métier. D'ailleurs, le port des habits religieux et des uniformes militaires est absolument défendu en tant que déguisements,— même pendant la période du carnaval.

Mais si cette histoire est fausse, il ne s'ensuit pas pour cela que les policiers ont abandonné les travestissements dans l'exercice de leurs fonctions; seulement, en général, ils choisissent des costumes qui ne choquent personne.

Et, cependant, cette vogue très en faveur jadis aux temps des Vidocq et des Coco-Latour, est moins répandue à l'heure actuelle. Depuis que Gaillarde, Jaume et Rossignol ont quitté le service de la Sûreté, elle a à peu près complètement disparu.

Gaillarde, Jaume, Rossigol ! Quel admirable trio d'inspecteurs de la Sûreté! Leurs noms sont mêlés aux affaires criminelles les plus retentissates de ces derières anées avec ceux de leurs chefs MM. Macé, Kuehn et Goron. Ceux-là possédaient encore à fond l'art de se grimer et de se déguiser; ils se rendaient méconnaissables même des personnes qui les connaissaient parfaitement.

Je me rappelle qu'un jour, sur le boulevard de Sébastopol, écrit un chroniqueur parisien, je fus appréhendé par un camelot loqueteux qui me dit d'une voix éraillée et avec l'accent particulier de ces individus:

—Un anneau brisé, m'sieu! La sûreté de vos clés, deux sous!

Et comme je continuais mon chemin, il ajouta:

—Deux sous que je vous dis! Ça ne vous fera pas tort et ça me rendra service.

Pour me débarrasser de ce malheureux, je lui achetai un «anneau brisé», ce qui me valut une avalanche de remerciements.

Quelques heures après, je me trouvais dans le bureau du chef de la Sûreté quand l'inspecteur Gaillard entra. Il vint à moi riant avec force et me remercia d'avoir bien voulu «l'étrenner». Je ne compris pas tout d'abord et il m'apprit que c'était lui le marchand d'anneaux brisés du boulevard de Sébastopole; il avait pris ce déguisement pour pincer des voleurs à l'étalage, qui, du reste, au moment où il me parlait, se trouvaient au Dépôt de la préfecture. Je n'en pouvais croire mes oreilles! Cependant le fait était absolument exact.

Les agents de la Sûreté Jaume et Rossignol étaient également déguisés lorsqu'ils arrêtèrent, à Creil, le fameux Bistor, l'assassin de M. Stordeur. Chargé par M. Macé de chercher cet individu, parti dans le Nord en qualité de courtier de librairie, Jaume et Rossignol se mirent en route vêtus en colporteurs, l'un nanti d'une pacotille de bijouterie, l'autre d'une petite cargaison de toile. Ils parcoururent ainsi plusieurs localités, offrant leurs marchandises et cherchant le courtier en librairie sans éveiller les soupçons de personne. Ils le découvrirent à Creil où ils le mirent en état d'arrestation.

D'ailleurs, il était dans les habitudes de Rossignol de se déguiser. Avant de devenir le propriétaire de la célèbre péniche de Joinville-le-Pont qui prit son nom, Rossignol était des inspecteurs de la Sûreté judiciaire le type le plus extraordinaire de tous.

Le matin il rôdait aux Halles et se mêlait aux portefaix dont il portait le costume; l'après-midi, c'était un sportsman accompli vêtu d'un «complet» à carreaux, coiffé d'un feutre gris, des jumelles en bandoulières; il allait, venait, passait du pésage à la pelouse, de la pelouse aux tribunes, enfièvré comme s'il venait d'engager cinq cents louis sur le favori. Et, de fait, il n'était là que pour surveiller les pick-pockets!

Enfin, le soir, Rossignol était un gentleman parfait qui fréquentait les endroits où on s'amuse, à moins qu'il ne se rendît au Grand-Comptoir, auquel cas il endossait le petit veston collant et la casquette traditionnelle.

Il y a quelques années, on signala de nombreux vols de viande aux abattoirs de la Villette. Rossignol fut chargé de découvrir les voleurs. Il se déguisa en garçon boucher et, pendant plusieurs nuits, alla travailler aux abattoirs, sans perdre de vue ses nouveaux compagnons. Il s'y prit si bien que peu après toute la bande était capturée.

C'est un volume qu'il nous faudrait pour raconter les exploits de ces agents judiciaires que l'on confond trop aisément avec ceux de la Sûreté générale.

Ceux-ci s'occupent de politique; ils se déguisent aussi très fréquemment, mais c'est pour s'introduire dans les milieux les plus divers e y surprendre des conversations ou des indiscrétions qui font l'objet d'un rapport payé selon son importance.

Dans toutes les manifestations, on les voit à la tête du mouvement; ils sont les premiers à crier: «Vive la sociale! » Ils prennent la parole dans les réunions publiques, déguisés en ouvriers, et ne se font pas faute de «tomber» le gouverement —qui les paye— On les trouve partout: dans les salons comme au théâtre, dans l'assommoir comme dans le café le plus élégant. Ici ils sont valets de pied; là préposés au vestiaire; plus loin maître d'hôtel, annonceurs, etc.

Ce sont des hommes qui, parfois, arrivent à capter l'entière confiance de celui qu'ils sont chargés de surveiller. On se souvient de l'odyssée du fameux Galliard, qui était devenu le meilleur ami du général Boulanger.

Un de ces individus était un véritable protée; il connaissait à merveille la façon de se grimer et de se transformer. Les célèbres policiers introduits par Xavier de Montépin dans ses feuilletons paraissaient bien pâles à côté de cet homme qui rendit de grands services au ministre de l'intérieur de l'époque.

Que se passe-t-il aujourd'hui? La même chose probablement. Nous le saurons un jour quand un fonctionnaire écœuré ou destitué écrira ses «mémoires». Alors, nous en apprendrons de belles sur ce service politique!

PENSEES.

Qui change une fois peut changer tous les jours.

Rien ne change ici-bas, quoique tout meure et passe.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant

Le mérite a toujours des charmes éclatants.

La vie a ses attraits, mais la mort a ses charmes.

DU NEZ... CHEZ L'HOMME!

L'artilleur a du flair....c'est convenu: mais il faut accorder aux simples mortels qu'ils ont parfois du nez, aussi bien que les bons toutous, nos amis. J'ai même connu des bipèdes, plus ou moins raisonnables, qui étaient tout à fait remarquables par la finesse des perceptions de leur nerf olfactif....des gourmands, surtout, qui marquaient de véritables arrêts à l'approche d'une dinde truffée ou de tel autre plat odorant.

Nos sens sont solidaires ou, pour mieux dire, auxiliaires les uns des autres. La mauvaise apparence d'un aliment met l'odorat, et, par suite, le goût immédiatement en défiance. Notre maître ès gouls, Brillat-Savarin, a fort judicieusement exprimé que le nez est la sentinelle avancée du goût.

Aussi, est-ce un édifiant spectacle de voir un Bordelais fin connaisseur, pontifier devant quelque rare bouteille pleine de promesses. Son œil se récrée le premier à la vue du grenat ou du rubis en fusion emplissant le fin cristal de sa coupe; puis, il remue son verre pour agiter le précieux liquide auquel il imprime le remou savant qui développe cet arome que les dégustateurs définissent pittoresquement, en le qualifiant de "coup de nez"..... Le coup de nez d'un grand vin est le pendant du coup de foudre d'un grand amour: spontané et enveloppant.

La vue charmé par la couleur, l'odorat empoigné par le bouquet le moment solennel est venu. Les lèvres, excitées par de fidèles éclaireurs, s'entrouvrent; et le divin liquide arrive sous la voûte du palais, où le sacrifice s'accomplit sur l'autel du goût!

Tout individu qui n'analyse pas de cette sorte les mérites distincts et successifs d'un grand vin n'est qu'un vulgaire avaleur, quel que soit le nombre de ses années.

***

Je voyageais en Hollande avec un Bordelais de race et de goût, auquel la fantaisie prit de demander, dans le grand restaurant où nous allions déjeuner, si l'on pouvait lui donner une "entrecôte bordelaise"?

—Elle n'est pas sur la carte, lui fut-il répondu.

Mais l'ami avait son idée fixe. Le patron, mandé d'abord, fit comparaître son chef, qui écouta religieusement la recette.... et l'exécuta fort bien.

Vingt minutes se passèrent en l'absorption de hors-d'œuvre et d'œufs brouillés aux truffes. L'entrecôte apparut alors, répandant dans le sillage du garçon son arome pénétrant.

A l'autre bout de la salle un homme se leva, électrisé. Arrêt superbement marqué. Narines béantes, invincible aimant attirré par une force supérieure, il marcha droit sur nous.... sur l'entrecôte, veux-je dire.

—Vous êtes Bordelais, Monsieur?

—Bien sûr, repartit mon ami.

—Ah! Monsieur, quelle sensation pour moi! C'est comme si j'étais au Café de Bordeaux: sur ces allées de Tourny que mes pieds n'ont pas foulées depuis tantôt dix ans? Quelle impression! C'est mon cher Bordeaux que je revois en ces effluves!

L'impression de cet inconnu confinait à l'extase....

Mon ami, un chasseur, touché par la spontanéité et la sûreté de l'arrêt, par l'attraction sur les voies, pria l'inconnu de prendre sa part du plat rêvé. L'inconnu fit apporter son déjeuner à notre table. On avait fait un heureux....qui devint un ami.

***

Si les bons chiens d'arrêt avaient un journal, ils y liraient sans doute avec le plus vif intérêt les lignes qui précèdent.—Et, peut-être, accorderaient-ils un peu de "nez" à ceux qui se flattent de les dresser?

CHARLES LALLEMAND.

ELLE!

Mes vers, volez vers elle ainsi qu'un papillon,
Chantez pour elle ainsi qu'un rossignol farouche;
Car c'est le parfum, car elle est le rayon;
L'étoile est dans les yeux, et la fleur sur la bouche.

FRANÇOIS COPPEE.

LE COMMENCEMENT ET LA FIN.

Enfants, à votre première heure,
On vous sourit, et vous pleurez.
Puissiez-vous, quand vous partirez,
Sourire, alors que l'on vous pleure!

EUGÈNE MANCEL.

Napoléon à Lomza.

La série des exhumations des souvenirs napoléoniens se poursuit sans trève..et aussi sans que le public paraisse s'en fatiguer le moins du monde!

En voici de nouveaux: c'est le récit par le docteur E. Luniski, d'un épisode du passage de Napoléon à Lomza, au retour de la campagne de Russie. Ces pages ont été rédigées d'après une lettre du préfet de Lomza, Jean Lasocki, adressée en décembre 1812 à un de ses amis et conservé dan les archives de la famille Lasocki.

Nous empruntons à «La Revue hebdomadaire,» les dernières pages de ce récit.

...Après un séjour de cinq semaines à Moscou, l'Empereur, suivi de ses troupes brisées de fatigue, se mit en marche vers Smolenski mais, à la nouvelle que l'ennemi avait occupé Minski et Wolkovysk, il chercha à lui échapper par la route de Vilna et effectua le tragique passage de la Bérésina. Devant ces deux adversaires alliés: l'hiver et Kutuzow, l'Empereur ne fut bientôt plus qu'un chef sans troupes. Il ne prit point congé d'elles en souverain, comme au temps des victoires: il les quitta en cachette, le 6 décembre, à Smorgonie. Trois jours après, il arrivait à Lomza et descendait à l'hôtel de la Poste.

Le préfet Lasocki fut prévenu que le prince (sic) de Caulaincourt, grand écuyer de l'Empereur, était arrivé à Lomza, qu'il voulait le voir immédiatement, et aussi qu'il désirait qu'on lui apportât deux bouteilles de bon vin. On ne savait rien encore dans la ville, de la défaite de Napoléon. Les maraudeurs français, qui sillonnaient les routes, cachaient avec soin la vérité pour laisser intact le prestige de Napoléon. La nouvelle de l'arrivée du prince parut invraisemblable au préfet, qui fit répondre qu'il n'était pas chez lui. Comme, pour la seconde fois, on lui envoyait l'ordre de se présenter immédiatement, il dépêcha, afin d'être fixé un certain Wyckowski: ce dernier rencontra dans la rue, un officier, du nom de Wonsowicz, qui se rendait précisément chez le préfet. Wonsowicz, était attaché à Napoléon en qualité d'interprète, et il connaissait parfaitement Lasocki. C'est en vain qu'il adjura ce dernier d'aller se présenter au prince, le préfet refusa, disant n'avoir pas d'ordre à recevoir du prince de Caulaincourt. L'officier, alors, avoua en secret à Lasocki que c'était l'Empereur lui-même qui se cachait sous le nom du prince, et qu'il lui ordonnait de venir et d'envoyer à Varsovie un courrier, afin que trente-huit chevaux, échelonnés en relais jusqu'à la capitale, fussent tenus à sa disposition. Lasocki fut très étonné, s'habilla au plus vite et courut à la poste. L'Empereur recevant, en ce moment-là, le commandant de la place et le commissaire de guerre, il dut attendre dans la première pièce, en compagnie du général de division Lefèvre, des aides de camp et du mameluck Roustan.

Enfin le vrai prince de Caulaincourt l'introduisit auprès du «petit Caporal». L'Empereur portait ce jour-là l'uniforme des chasseurs et n'avait d'autre décoration qu'une plaque sans la croix; il était rasé et son linge était très frais, mais son vêtement usé. Linges et vêtements furent offerts par lui, selon la coutume française, à la maîtresse de poste.

Le préfet s'avança et, à trois pas de lui, s'arrêta. L'Empereur lui demanda, d'un ton bref, son nom, son origine, et, se souvenant tout d'un coup du temps passé à le chercher, lui demanda où on l'avait trouvé. Lasocki voulut se tirer d'embarras par une flatterie et effacer ainsi tout malentendu. Il répondit sans se troubler:

—On m'a trouvé au bureau de la préfecture, où je préparais une escorte pour Votre Majesté, et j'envoyais un courrier pour que les chevaux fussent tenus prêts aux différents relais.

—Comment! vous avez annoncé l'Empereur? demanda Napoléon.

—Non, Sire, j'avais annoncé le grand écuyer, et c'est juste à ce moment-là que j'ai appris que vous voyagiez sous le nom du prince. Vous me voyez tout troublé de me présenter devant vous sans uniforme.

—Et qui vous a parlé de moi? demanda encore l'Empereur.

C'était l'occasion de glisser une flatterie, celle-ci, jurât-elle tant soit peu avec la vérité. Le préfet n'y manqua pas et répondit hardiment:

—Sire, tous ceux qui ont approché Votre Majesté l'ont immédiatement reconnue; et moi-même, qui ne vous avais jamais vu, je vous ai reconnu, pourtant, d'après le portrait de Votre Majesté, qui se trouve dans chaque maison.

La flatterie fut acceptée de bonne grâce. L'Empereur sourit et se montra d'une humeur charmante. Examinant la situation au point de vue militaire il se rendit compte de l'importance de la garde nationale de Lomza, et, ayant appris qu'elle était en grande partie mal armée et mal équipée, il envoya un bon à Grodno pour avoir des armes. Lomza avait beaucoup souffert, dans ces derniers temps, du passage des troupes. Ce qui n'était pas tombé aux mains des Français avait été pris par les kozaks du corps du prince Schwarzenberg et *d'Illisibles*. Les magasins étaient vides, les habitant savaient perdu leurs chevaux et la plus grande partie des bestiaux. On n'avait rien à amener au marché, les boulangers et les restaurateurs n'avaient pas de provisions, tous les charrois étaient aux mains des soldats. Quand les Russes bivouaquèrent à trois lieues de Lomza, les habitants, effrayés, ne songeaient qu'à sauver leurs biens et leur personne en se réfugiant à la frontière prussienne, et nullement à se défendre, de crainte de provoquer l'incendie et le carnage.

C'est en vain qu'on chercha pendant plus d'une demi-heure des œufs et du pain pour l'Empereur qui, affamé, s'impatientait. Wonsowicz arriva enfin, apportant avec orgueil deux bouteilles de madère, trouvées, dit-il dans la cave de M. le préfet. On fit sauter les bouchons, Napoléon but un verre, en emplit un second dans lequel il trempa un craquelin, et demanda à manger.

Lasocki fit préparer chez lui un souper, mais le froid—trente degrés Réaumur—avait gelé la volaille et la viande. M. Wierzbicki prit enfin en pitié l'auguste convive et envoya des côtelettes; bientôt après, le cuisinier du préfet préparait une soupe chaude, des biftecks, des saucisses et des chapons. Napoléon aimait la simplicité et la fraternité, et non pas seulement sous la tente; aussi invita-t-il Lefèvre et Caulaincourt à se mettre à ses côtés, et tous trois mangèrent avec appétit. Roustan, qui ne s'oubliait pas, mettait à part la moitié des mets en disant à haute voix: «Voilà pour le prince, et voilà pour son favori.» Le mameluk, fils du désert, oubliait sans doute le joug que Napoléon faisait peser sur ses compatriotes. Transporté en Occident, il répudia le fanatisme musulman, s'attacha à son maître et le servit comme valet de chambre et comme bouffon. Il s'appelait lui-même le favori de l'Empereur, sachant unir la gaminerie d'un clown à la ruse orientale.

Quand les soupeurs eurent apaisé leur faim, Roustam mit de côté un dindon rôti, le reste du vin, et répondit à ceux qui lui faisaient observer que ce vin était pour l'Empereur: «Je suis plus jeune que mon prince, et j'ai plus besoin de vieux vin que lui.»

Lasocki répliqua en plaisantant:

—Que dira Mahomet en voyant que vous buvez du vin?

—Il fermera les yeux, répondit Roustan avec une grimace tout orientale.

Après trois heures de repos à Lomza, Napoléon ordonna de se préparer au départ et laissa sur la table, comme paiement, trente louis d'or.

La grand'route était glissante, à cause de la gelée; la lune éclairait la neige, le ciel était pur; l'Attila du siècle monta dans un vieux carrosse porté sur un vieux traîneau; il s'y assit, se pencha vers Lasocki pour le remercier, et s'enveloppa dans une pelisse de velours vert doublée de magnifique zibeline et garnie d'ornements en argent. Roustan couvrit encore son maître d'un manteau rouge et lui enfouit les pieds dans un sac de fourrure. A gauche de l'Empereur prit place le grand écuyer. Une escorte de neuf gendarmes du département se plaça près des chevaux. On entrevit une dernière fois un visage sévère, rasé, aux yeux perçants. On était en route pour Varsovie.

C'est ainsi que s'enfuit de Vilna, dans un traîneau vulgaire et ouvert à tous les vents, un des plus puissants monarques de la terre

A Graiewo, le chevalier Wilczewski lui offrit un carrosse désorné mais historique et reçut en échange soixante louis d'or

Dans un autre traîneau s'assit Wonsowicz, et dans un troisième prirent place le général Lefèvre et le mameluk qui se roulait dans la paille et répétait comme machinalement:

—Allons, foudre, partez donc! allez!

Lasocki et Wonsowicz accompagnèrent l'Empereur l'espace de deux lieues jusqu'à Mastkow limite du département. Là, le premier voulut prendre congé, mais l'Empereur dormait profondement et personne n'osait le réveiller. Il pria Wonsowicz de l'excuser auprès de l'Empereur et s'en retourna à Lomza, remerciant Dieu d'avoir pu se débarrasser à si bon compte du grand monarque. Les nouvelles de la guerre avec les Russes répandues par les Français étaient très affirmatives. Lasocki lui-même était persuadé qu'il avait avec lui le vainqueur d'Alexandre. Les communications étant alors très difficiles, il fallait beaucoup de temps pour que la vérité fût connue, et, en attendant, les populations des provinces suivaient avec confiance l'astre du «Corsicain». Les Français en profitaient, racontant qu'ils avaient massacré les Russes sur les bords de la Bérésina, qu'ils avaient fait neuf mille prisonniers, prix six étendards et douze canons. On se réjouissait du triomphe du libérateur de la Pologne. Napoléon lui-même, toujours tranquille, ne laissant voir ni chagrin ni humiliation, fit cet aveu à de Pradt, à Varsovie:

—J'ai commis deux fautes en allant à Moscou d'abord, en y restant ensuite trop longtemps. Mais du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Etats-Unis et Allemagne.

Les Etats-Unis ne sont pas toujours très heureux dans les choix qu'ils font des pays auquels ils accordent leurs préférences. C'est ainsi que les deux puissances qu'ils semblent le plus favoriser dans leurs relations de toute espèce, — l'Angleterre et l'Allemagne— sont précisement celles qui leur occasionnent le plus d'ennuis, avec lesquelles il leur est le plus difficile de s'entendre, surtout en matière économique.

Qu'il en soit ainsi pour la Grande-Bretagne, rien de plus naturel; elle est coutumière du fait. Le monde entier lui appartient; cela est convenu. Elle trouve même étrange que, parfois, on lui conteste cette prétention, si intolérable qu'elle soit. Mais il n'en peut, il n'en doit pas être de même avec l'Allemagne. Pourquoi n'y aurait-il pas réciprocité de bons comme de mauvais procédés entre les deux pays? De quel droit, après avoir établi, sur ses produits saccharins, une prime d'exportation qui rend aux Etats-Unis toute concurrence impossible, l'Empire allemand voudrait-il les empêcher d'imposer un fort droit d'entrée sur ses sucres, à lui? *Par pari refertur*, dit la sagesse des nations. Il vous faut bien subir les conséquences d'une loi que vous avez faite vous même, d'un principe que vous avez établi vous même spontanément, de gaité de cœur.

Nous avons, par exemple, sous les yeux, un rapport du Consul général des Etats-Unis à Frankfort. Mr. Mason y donne une liste d'articles pour lesquels les Américains trouveraient un excellent marché dans l'Allemagne du Sud — les cuirs, les chaussures americaines, les bicycles, les bois ordinaires et de construction, les outils et instruments aratoires, etc.

Qu'il plaise aux Etats-Unis d'accorder une prime d'exportation à ces articles, de façon à ruiner complètement les industries et les produits similaires en Allemagne—ils le pourraient s'ils le voulaient—les sujets de Guillaume II ne jetteraient ils pas les hauts cris! Ils n'en auraient pourtant pas le droit, puisque l'Union ne ferait que suivre l'exemple qu'ils lui ont donné.

Il peut y avoir contre le tarif Dingley certaines protestations assez justes: mais nous avons le regret de le dire celles de l'Allemagne sont tout à fait déraisonnables.

MOTS DE LA FIN

La jeune Henriette qui est depuis peu en pension, écrivait l'autre jour à sa marraine

«Dimanche, en venant ici voir, apporte moi deux livres au de lectures récréatives et l'autre de chocolat praliné.»

On mangeait une salade au gratin

—Moi, dit tout à coup Calino, je plains bien les poissons

—Ah bah! Et pourquoi

—Et leurs arêtes, donc! Comme ça doit les piquer

Au restaurant

—Et cette côtelette, garçon? Voilà une demi heure que je l'attends!

—C'est pourtant vrai! Comme le temps passe!

En soirée.

Un invité continuant une conversation avec un monsieur à physionomie placide:

—Je ne vous le cache pas, j'ai en horreur les imbéciles prétentieux... Vous, à la bonne heure! vous n'avez aucune prétention.

Wallace Bryant avec un muet étonnement.

L'Américain sourit.

—Pardon, fit il, je vous offusque, je le vois. Vous êtes jeune, enthousiaste, et de plus poète.

Vous croyez à la fidélité des longs souvenirs, à l'intarissable source des larmes qui maintiennent vivaces les fleurs des tombeaux.

A mon âge, on a trop souvent eu l'occasion de constater la fragilité des humaines douleurs pour ne point être saisi d'admiration devant un veuvage sur lequel le temps ne peut rien.

Heureux l'homme qui a su inspirer un pareil amour et laisser de si constants regrets!

Il avait prononcé ces phrases alambiquées sur un ton moitié emphatique, moitié railleur, toujours en proie à son étrange agitation.

—Toutefois, reprit-il, sans émettre un doute sur la sincérité d'une pareille douleur, on peut supposer que Mme de Lachesnaye était nourri d'autres chagrins, la perte d'un enfant par exemple.

—Ma mère n'a jamais eu d'au[illegible] que moi....

—[illegible] elle a pu avoir [illegible] épreuves que [illegible] Je con[illegible] vous la [illegible]

ble regarda fixement le jeune homme.

—Ma mère, poursuivait Gaston, a été de très bonne heure orpheline; à seize ans, elle s'est mariée avec l'homme qu'elle aimait.

—Ah!.... c'était un mariage d'amour, un aussi romanesque moriage interrompit Wallace Bryant d'un ton de voix indéfinissable.

—Oui, un mariage d'amour, reprit Gaston, on en voit encore quelques-uns, même à notre époque.

Que vous dirai-je encore, ajouta-t-il; depuis son veuvage, sauf la mort de mon grand-père, le marquis de Lachesnaye, rien n'a troublé la quiétude de son existence.

Un singulier sourire effleura les lèvres de l'Américain.

—Je vois, dit-il sur ce même ton de voix bizarre (pourquoi donc en ce moment son accent anglais avait-il complètement disparu?) que vous avez été tenu au courant de tout ce qui concernait Mme de Lachesnaye.

—Est il d'usage en Amérique, demanda Gaston un peu piqué, qu'un fils ignore absolument le passé de ses parents?

—Pardon de ma curiosité indiscrète, fit simplement Wallace Bryant, en reprenant son accent britannique.

Autour d'eux cependant le [illegible] se faisait peu à peu, les [illegible] se dégarnissaient, le salon devenait désert.

Bientôt il ne restait plus que Wallace Bryant et Gaston de Lachesnaye, jouant dans un silence que venaient seul interrompre les confuses rumeurs des invités sortant de l'hôtel Saint-Albin et le lointain grondement des voitures.

Tout à coup la lourde tapisserie qui masquait l'entrée se souleva lentement.

Une femme parut sur le seuil de la porte.

C'était une personne d'environ trente trois ans, grande, mince et blonde, aux yeux glauques un peu durs.

Elle était vêtue d'une longue robe à traîne en satin crème broché d'arabesques d'argent, garnie par le bas d'une riche bordure de zibeline.

Le corsage, sans manches, était rattaché aux épaules par une triple rangée d'opales alternées de diamants.

Une ceinture faite des mêmes pierres précieuses enserrait la taille autour de laquelle les plis tombaient en plis soyeux et scintillants.

Au côté gauche de la poitrine, un bégonia d'un rouge intense marquait la place du cœur.

Et de sa main droite l'inconnue tenait un large bouquet composé de fleurs également cramoisies.

Cette étrange toilette s'encadrait d'ailleurs avec le caractère saisissant de sa beauté.

Elle parut hésiter, regarda les joueurs puis s'avança vers eux d'un pas silencieux et glissant.

Etonné d'une pareille apparition, Gaston admirait cette démarche ondoyante, presque féline.

Il détaillait, à mesure qu'elle s'approchait de lui, cette figure dont le charme semblait fait de contrastes heurtés; des yeux allongés, aux prunelles glauques, grandis encore par des paupières noircies artificiellement, brillaient dans un ovale laiteux d'un contour mignon, presque enfantin.

Une bouche aux lèvres carminées s'ouvrait humide et luisante sur des dents un peu massives, mais régulières et très blanches.

Arrivée près des deux joueurs elle effleura familièrement l'épaule de Wallace Bryant avec son bouquet.

En même temps, se penchant sour son oreille, elle lui murmura tout bas quelques paroles que Gaston ne put saisir.

L'Américain parut contrarié et, fronçant les sourcils, répliqua en anglais d'un ton bref:

—*Not for you* (pas pour vous).

L'inconnue se mit à rire et attacha sur Gaston un long regard.

Ce regard, à la fois inquiétant, pervers et langoureux, fit tressaillir le jeune homme.

Il rougit, et malgré lui baissa les yeux.

Cependant l'Américain paraissait presque inquiet.

—Lady Audley, dit-il sèchement et toujours en anglais, *remember* (rappelez-vous).

Nullement froissée par l'impolitesse de son interlocuteur, la dame aux fleurs rouges inclina la tête en signe d'acquiescement.

Good bye then, you polar bear (adieu donc, ours polaire).

De son pas langoureux elle fit le tour de la table, se pencha légèrement au-dessus de Gaston de Lachesnaye, et, arrachant la fleur de son corsage, la laissa tomber sur sa main.

Vivement Gaston releva la tête, mais déjà l'Anglaise avait gagné la porte.

De la main gauche elle soulevait la tapisserie, prête à sortir, et de la droite approchant de ses lèvres son éventail fermé, elle eut, comme le geste d'envoyer un baiser.

En même temps ses yeux riaient....

Gaston s'était levé, comme pour aller la rejoindre.

La lourde tapisserie retomba la provocante inconnue était partie.

—Qui est cette dame? demanda Lachesnaye d'une voix mal assurée.

Wallace Bryant s'était levé et, passant son bras au bras du jeune homme, comme pour empêcher une poursuite:

—Là, là, mon jeune ami, calmons nous!

By Jove! peut on se mettre en pareil émoi pour une fleur que vous jette une coquette!

Un peu honteux, Gaston se mit à rire.

—Absurde, en effet, dit-il, mais qui est elle? d'où vient-elle?....

—Lady Audley, la veuve du regretté sir Stephen Audley, de son vivant colonel du 7e régiment de fusiliers de Sa très gracieuse Majesté à Punjab et grand ivrogne devant le Seigneur.

—Une excentrique, ajouta-t-il, se faisant plus grave; elle n'est pas à connaître!

—Point à connaître! fit en haussant les épaules Gaston, qui demande à faire sa connaissance?

Au surplus, ajouta-t-il d'un petit air fat, je suis cuirassé, blindé, invulnérable, cher monsieur, et j'ai souffert d'autres assauts plus dangereux!

—Allons, allons, tant mieux pour vous, répliqua Wallace d'un ton quelque peu railleur.

Il se fait tard, je m'en vais; de quel côté allez-vous?

—Mais chez moi, à pareille heure!

—A l'hôtel Lachesnaye, chez madame votre mère?

—Non pas, fit Gaston en riant, voilà un an que je suis émancipé; j'ai une garçonnière, mon petit *home*, comme dirait votre lady Audley.

—Encore le nom de cette femme!....

..Tiens, vous avez sa fleur à votre boutonnière; jetez-moi donc ça, cher monsieur.

Dieu sait de qui elle tient elle-même ces fleurs!

D'un geste machinal Gaston jeta la fleur que lui avait donnée l'inconnue.

—Ainsi, vous avez votre appartement? poursuivit Wallace Bryant; je vais vous y conduire.

—J'accepte avec reconnaissance.

D'ailleurs, ce n'est pas loin d'ici, place Malesherbes.

—A deux pas de chez moi, rue Fortuny.

Je n'y ai d'ailleurs qu'un pied à terre, car, pareil au juif errant, je voyage toute l'année pour affaires.

Ils étaient sortis du salon où on jouait et traversaient la grande salle de réception.

Presque tout le monde était parti.

Ça et là encore quelques rares invités formaient des groupes et s'apprêtant d'ailleurs à se retirer, eux aussi.

A continuer.

Pour ses effets curatifs réels, la Salsepareille d'Ayer en vaut au moins trois de toute autre marque.

Chemin de fer Louisville et Nashville

Le temps le plus rapide fait entre la Nouvelle-Orléans et New-York est fait maintenant par le service quotidien limité du chemin de fer Louisville et Nashville. full-dim.